

LES BAGNARDS EN RUSSIE EN 1812

«» MAURICE GABBUD «»

Les greniers, on le sait bien, recèlent souvent des richesses insoupçonnées. Dans celui de la maison en rénovation des Claivaz à Saint-Gingolph dormaient de nombreux et anciens ouvrages. Voici, tiré de l'Almanach du Valais de 1925, un texte du célèbre Bagnard Maurice Gabbud qui vous procurera à coup sûr le même plaisir qu'à Philippe et Rachel!

« Que de fois, dans les longues veillées de ma prime jeunesse, que je n'évoque jamais sans émotion, bien des années déjà avant la date sanglante de 1914, nos conteurs de village ou de mayens nous entretenaient avec plus ou moins d'enthousiasme et d'habileté narratrice des prodigieux faits d'armes de Napoléon.

La légende s'était emparée de cette grande figure en l'auréolant encore, tel ce vieux grognard, qui fit toutes les campagnes du Premier Empire et qui, sur son lit de mort, embarrassait son confesseur en confondant à chaque instant le Bon Dieu et l'Empereur. Napoléon était surtout connu en Valais par le mémorable passage de ses troupes au Grand St-Bernard en 1800, et ensuite par la longue série de guerres contre tous les princes de l'Europe, ou à peu près, et dans lesquelles le sang valaisan coula aussi. La mémoire de la tragique épopée napoléonienne s'est surtout maintenue dans nos contrées par les chansons guerrières et les plaintes qu'affectionnaient nos pères et par les récits des rescapés de la terrible campagne de Russie et du funèbre passage de la Bérézina.

J'ai recueilli à ce sujet quelques « documents » dans la tradition orale de ma vallée d'origine et je les offre tels que retrouvés, aux lecteurs de l'Almanach, sans pouvoir toujours en assurer la rigoureuse authenticité.

Le Valais, ci-devant république indépendante, sur les lèvres de Napoléon seulement, venait depuis peu d'être rattaché par un coup de force arbitraire et brutal au Grand Empire, sous le nom de Département du Simplon, quand le conquérant, avec sa guerre d'Espagne inachevée, se mit dans la tête d'aller relancer l'Ours du Nord dans sa tanière moscovite.

Le 24 juin 1812, le passage du Niémen est effectué par 614 000 hommes, 152 650 chevaux et 1266 pièces d'artillerie, armée formidable à la formation de laquelle la Suisse avait dû contribuer par l'envoi de 4 régiments. Le Valais avait fourni à la conscription 960 hommes (selon M. Bernard). L'historien Boccard ne parle que de 700 recrues valaisannes envoyées en Russie et dont le dixième à peine revint son foyer. Rien d'aussi navrant à lire à ce sujet que cette page des «*Nouvelles Valaisannes*» d'Hilaire Gay, intitulée «*Le Conscrit de l'an 1812*», dans laquelle est dépeinte la vaine attente des vieux parents pleurant le fils parti et disparu, on ne sait où !

M. Louis Coquoz dans son ouvrage «*Salvan-Finhaut*» donne les noms de dix conscrits de Salvan : sept ne revinrent pas ; l'un déserta ; un neuvième perdit un bras et fut recueilli par une famille française ; enfin le dernier, un nommé Revaz, revint dans son village revoir ses vieux parents au moment où ces derniers ne l'attendaient plus et après d'inénarrables aventures.

Grâce à l'érudition et aux vieux souvenirs de M. le notaire Hercule Filliez, au Châble (Bagnes), j'ai pu reconstituer une liste semblable, peut-être bien incomplète, pour les recrutés bagnards de la Grande Armée. Voici leurs noms brièvement rappelés : Pierre-Maurice Besse du Châble, un Bruchez de Fregnoley, Jean-André Gilloz de Prareyer, Pierre-Célestin Luisier de Bruzon, Etienne-Zacharie Magnin de Verbier, Pierre-Maurice Nicolier de Medières, Zacharie Boven de Medières, Etienne-Augustin Vaudan de Bruson (celui-ci ne serait pas allé jusqu'en Russie, on l'aurait renvoyé pour cause de maladie d'une localité prussienne). Un Maurice-Isodore Michaud, de Villette, tailleur d'habit, mobilisé pour la Grande Armée, fut, en vertu de sa profession, incorporé dans les services complémentaires. Il n'alla point sur les champs de bataille et mourut très vieux dans son village vers 1879 seulement. L'Obituaire paroissial de Bagnes mentionne en outre un Pierre-Joseph Corthay, de Verbier, mort le 19 janvier 1833, «*militaire en Russie, en 1813*».

Les six premiers conscrits indiqués durent périr au cours de la désastreuse campagne. La liste funèbre ne doit pas être complète. Selon une vague tradition locale, neuf soldats bagnards durent succomber sur les terres inhospitalières de

l'Empire des Tsars. D'après les chiffres du contingent valaisan, le tribut de la vallée aurait dû être plus considérable, si la conscription se fit en proportion de la population. Au recensement de 1811, effectué par le préfet Derville-Maréchal, on comptait dans le Département du Simplon 62'901 habitants, et dans la vallée de Bagnes 3267.

On peut facilement concevoir avec quelle morne et tragique stupeur dut être accueilli le redoutable décret de la conscription de 1812. Et si l'on voit à notre époque les recrues recourir aux plus ingénieuses supercheries pour se soustraire au service militaire – simplement onéreux pour les citoyens – même en temps de paix européenne, il n'est pas étonnant que parmi leurs aînés d'il y a cent et quelques années, il s'en trouvât qui mirent en œuvre les pires moyens pour échapper à une mobilisation dont la perspective la plus certaine était d'aller guerroyer dans cette lointaine et glaciale Russie d'où l'on avait tant de chance de ne pas revenir. Cette seule évocation faisait frémir les plus braves. Les jeunes conscrits et leurs compatriotes ignoraient pourtant l'immense désastre qui attendait là-bas, dans les plaines glacées de la Moscovie, la Grande Armée en laquelle Napoléon avait mis tout son orgueil de conquérant.

Obéissant à une volonté farouche et héroïque, en son genre, des conscrits de la vallée n'hésitèrent pas à se mutiler. Un vieillard me racontait, il y a quelque vingt ans, qu'il avait bien connu dans son adolescence un Vergile de Champsec et un Maurice-Justin Maret de Sarreyer, privés de l'index, doigt essentiel au maniement du fusil, qu'ils s'étaient volontairement amputés en 1812. On raconte que l'un de ces réfractaires, probablement le premier des deux noms que je viens de citer avait placé son doigt sur un billot et quelqu'un de ses proches l'avait tranché d'un coup de hachette.

L'état de mariage était, paraît-il, un motif d'exemption. Dès que le fatal décret sortit du cerveau du tout puissant despote beaucoup d'appelés résolurent de prendre femme. Le curé de Bagnes – alors Claude Antoine Perrot, *le curé français* – n'eut pas moins, dit la tradition, de trente mariages à bénir, un seul dimanche, unions précipitées et certaines nécessairement improvisées. La conscription fut annoncée officiellement aux criées publiques qui se faisaient aux

halles couvertes, qui occupaient jusqu'à une époque bien plus récente, une partie de l'espace qui constitue aujourd'hui la place publique du Châble.

Incontinent, un des candidats à la mort, qui se souciait bien peu de faire connaissance avec les Cosaques d'Alexandre I^{er} et qui ne voulait pas désertier les rives de la Dranse pour celle de la Néva, **Christophe Machoud de Lourtier**, fait ses avances à une jeune personne du même village, Jeanne acquiesçant aux propositions d'une force herculéenne sur lequel la tradition villageoise et loquace. La Jeanne acquiesçant aux propositions de l'heureux Christophe, ils s'en vont sur le champ chez le curé faire publier leurs bans.

Un nabot du Châble, **Martin Filliez**, qui avait une peur folle d'être emmené en Russie, appréhension probablement vaine eu égard à sa petite taille, se mit à courtiser assidûment une jeune veuve qui répondit favorablement à ses avances (par pitié!). Dans le nombre de ses unions conjugales hâtives, il y en eut de mal assorties. Un autre jeune homme, **Frédéric Perraudin**, obtint la main d'une personne mûre. Ce mariage fut la commune branche de salut sauvant l'un de l'indésirable voyage en Russie et la tardive Dulcinée de la désagréable obligation de coiffer perpétuellement sainte Catherine. Mais l'épouse, presque en âge, nous a-t-on dit, d'être la mère de son conjoint, dut suppléer par son savoir-faire à l'inexpérience de l'éphèbe, prenant le parti, avec patience et résignation (!) de porter elle-même la culotte.

Un bal avait été organisé à l'occasion du prochain départ des conscrits. Un jeune homme qui, boiteux de naissance, avait été exempté à cause de cette infirmité, y participa avec ses camarades. Quelque délateur jaloux le dénonça et il dut se résoudre au départ; puisqu'il était apte pour la danse, il le serait aussi pour faire le coup de feu contre les Russes. En revanche, un **Maurice Luy**, de Fregnoley, trouva son salut dans le même bal. Il y reluqua quelques instants une jeune fille de Bruson, avec laquelle il n'avait pas eu jusque-là l'ombre d'une relation, qu'il ne connaissait même pas. Il l'aborde carrément et sans autre la demande en mariage. La jouvencelle le fit attendre une semaine pour réfléchir, puis, le dimanche suivant, prononça le oui attendu pour sauver ce fiancé de fortune de l'odieuse mobilisation.

On raconta qu'un conscrit de Levron, fait prisonnier par les Russes, fut déporté en Sibérie où il y resta longtemps. Fut-il relâché ou réussit-il à s'évader, on ne sait, toujours est-il qu'après une longue série d'année, il échoua un beau jour dans son village natal où ses parents étaient morts depuis longtemps et leur maison déserte. L'exilé visita soigneusement tous les coins et les recoins de la demeure abandonnée, s'arrêtant avec attendrissement aux lieux qui lui rappelaient plus particulièrement les beaux jours d'enfance disparus, puis mélancoliquement, et sans lier conversation avec personne, il reprit le chemin du départ. On ne le revit plus.

Entre autres, l'histoire du conscrit Zacharie Magnin de Verbier nous fournit d'émouvants détails. Sa famille ardemment désireuse de garder le jeune homme au foyer avait résolu de lui chercher un remplaçant à prix d'argent. Celui-ci fut trouvé dans la personne d'un nommé Jean-Pierre Besse, dit *Bolla*, du Cotterg, qui n'avait pas d'attache de famille. La somme à verser était forte et ruineuse pour des paysans. Une des sœurs du racheté ne put s'empêcher d'en exprimer du regret. « Nous allons être tous ruinés à cause de lui », murmurait-elle en secret. Mais ses propos arrivèrent aux oreilles du jeune homme. Sa fière et généreuse nature bondit sous l'injure et, sans hésiter, il rompit le marché conclu avec son remplaçant. Le jour du départ, il s'arracha aux larmes de ses parents et resta sourd aux supplications de ses sœurs repentantes, Cécile et Julienne, qui regrettaient amèrement leurs méchantes paroles. L'une d'elles suivit son frère jusqu'à Martigny dans la vaine espérance de pouvoir par des prières et des douceurs – des « *merveilles* », dit la tradition – le faire revenir de sa détermination obstinée. Peine perdue.

Reparti de Sion équipé, en compagnie de nombreux camarades, en route pour les pays inconnus et lointains, aux horizons de sang, le conscrit Magnin rencontra à Vétroz le même *Bolla* qui s'était engagé à le remplacer. De nouveau ce dernier lui conseille de rester au pays. Il en est encore temps, lui dit-il, car il était toujours disposé de partir à sa place. « Mon parti est pris », répondit simplement Magnin et il s'en alla. On ne le revit plus. On rapporte qu'une de ses sœurs, qui se reprochait sans cesse la mort de son frère, dans un accès de mélancolie mit fin à ses jours en se jetant dans la Dranse.

Les éléments de la relation qui précède ont été recueillis sur place de la bouche des vieillards de la vallée. J'ai eu l'honneur de faire sur le même sujet une communication à une réunion de la «*Société d'Histoire du Valais romand*», à St-Maurice, le 7 octobre 1917. Les détails groupés ci-dessus appartiennent plutôt à la tradition qu'à l'histoire savante alimentée à des sources officielles et basées sur des documents et des pièces authentiques. Les faits exhumés n'en ont pas moins de la saveur et de la couleur locale. Ils prouveront en tout cas que nos populations laborieuses et pacifiques avaient la guerre en horreur 1812 comme en 1925.»



*Le Maréchal Ney pendant la retraite de Russie.
- Tableau d'Yvon, musée de Versailles -*